

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 6.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 10 FEVRIER 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: No. 319, Rue St. Antoine, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Nos industries.—Notre provision de glace.—Nos gravures: Villersexel, le 9 janvier 1871.—Répétition particulière de la Péréhara devant le prince de Galles.—Bibliographie (suite).—Il était temps.—Poésie: Eglise.—Un pèlerinage à l'île aux-Coudres (suite).—Au coin du feu.—Faits scientifiques.—Les poissons géants vivants.—Exposition de Philadelphie.—Pour ferrer un cheval méchant.—Nouvelles grévistes.—Quelques chiffres curieux.—Pour rire.—Le Brandon de Disorde, ou le massacre de Lachine.—Jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES: Villersexel, le 9 janvier 1871.—Le prince de Galles aux Indes: Répétition particulière de la Péréhara devant son Altesse.—Il était temps.

NOS INDUSTRIES

La faim fait sortir le loup du bois: des commisaires chasseront même nos ombles, sauf à se quereller sur la proie qu'ils auront atteinte. Les plus mauvais ménages s'entendent pour repousser l'intervention, et surtout l'hostilité d'un tiers. C'est ainsi qu'en ce moment, nous jouissons du spectacle inaccoutumé de l'union, partielle à la vérité, temporaire sans doute, des partis en Canada, et surtout dans la province de Québec, dans la poursuite d'un même objet. Dans la réunion du Bureau de commerce de Montréal, comme dans les séances plus solennelles du Bureau de commerce de la puissance, cette union s'est manifestée, l'objet des vœux du peuple s'est formulé. Mais dans l'assemblée publique du 27 janvier, à laquelle 2000 personnes prenaient part, et que le maire de Montréal, à la demande de citoyens très-influents, avait convoquée à la salle Bonsecours, le mouvement de coalition se dessinait clairement, et des hommes marquants des deux partis élevaient la voix, aux acclamations de la foule, pour demander instamment la protection de nos industries nationales.

« Il est heureux, disait un des orateurs, qu'au milieu des luttes ardentes qui rendent la politique si désagréable dans ce pays, les adversaires puissent se rencontrer une fois sur le même terrain, sous le même drapeau, pour combattre en faveur de la même cause. Il faut que la cause soit bien bonne pour produire une pareille alliance dans un temps où les hommes politiques paraissent s'entendre moins que jamais. Plut au ciel que nous n'eussions pour nous diviser que des questions dont la discussion ne pourrait que contribuer à la prospérité du pays! On dit souvent qu'à quelque chose malheur est bon, qu'il vient un temps où des crises sont nécessaires pour corriger les abus et amener les changements devenus indispensables. Oh! sans doute, rien ne peut compenser les misères que la crise actuelle a causées au milieu de nous, rien ne peut compenser les larmes qu'elle a fait verser, mais au moins elle aura eu l'effet d'engager le peuple à réfléchir sur les causes de ses souffrances, sur les besoins du pays. »

Et, après avoir parlé des efforts qu'il avait faits pour attirer sur cette question l'attention publique, alors que les affaires étaient encore prospères :

« Mais aujourd'hui, disait-il, c'est bien différent, le peuple souffre, il a faim, ses enfants ont faim, il veut du travail et il désire savoir pourquoi il n'en a pas. Comme d'autres hommes plus compétents l'ont dit avant moi, il n'y a pas de doute que nos désastres financiers ne sont que le contre-coup de la crise générale qui a fait de si grands ravages dans le monde entier. Mais il n'y a pas de doute non plus que si depuis dix ou quinze ans nos manufactures avaient été plus favorisées, elles auraient été plus en état de résister à cette terrible crise. Dans tous les cas, l'opinion est faite maintenant, une voix immense s'élève d'un bout du Canada à l'autre demandant au gouvernement de prendre les moyens nécessaires pour établir notre industrie sur des fondements solides.

« Il ne s'agit pas de savoir si en principe le libre échange vaut mieux que la protection, mais de savoir si nous sommes disposés à laisser les Américains se servir du Canada comme

d'une espèce de décharge pour le rebut de leurs marchandises, si nous allons continuer à imposer des droits de 15 ou de 17½ pour cent sur leurs produits, lorsque sur les mêmes produits venant du Canada ils imposent des droits de 30 à 40 et s'élevant même jusqu'à cent pour cent. »

Voici les résolutions qui furent adoptées :

Proposé par H. Lyman, secondé par Guillaume Boivin :

Que les industries manufacturières de la puissance sont dans un état de dépression, dû en grande partie à l'importation de produits des manufactures, sur paiements de droits insuffisants, et aussi à l'administration défectueuse de la loi actuelle des douanes, par laquelle les dites marchandises sont souvent entrées au-dessous du prix courant.

Proposé par M. Angus, secondé par le Dr. Desrosiers :

Que le tarif que nous avons maintenant tend à porter nos riches fabricants à laisser le Canada et à aller s'établir ailleurs.

Proposé par T. White, secondé par L. O. David :

Que la prospérité de toutes les classes de la société, en Canada, fera de grands progrès si le gouvernement adopte une politique nationale relativement au tarif des douanes; et qu'il soit recommandé que le tarif des Etats-Unis soit adopté, tout en faisant subir à ce tarif les changements nécessaires pour son adaptation à notre situation spéciale.

Proposé par M. Achille Belle, secondé par M. A. W. O'Gilvie :

Que l'on prépare des pétitions basées sur les résolutions qui viennent d'être lues, et que ces pétitions soient envoyées au parlement fédéral, et que les moteurs et seconds, et MM. R. Mitchell, McLaren, F. R. Prowse, Chs. Garth, Henry Bulmer, J. D. Pelletier, H. R. Tees et J. W. McGauvran, M. P. P., soient appelés à former un comité pour mener à bonne fin les idées exprimées dans ces résolutions; en outre, que les députés de la ville soient priés de supporter les dites requêtes en parlement.

Des discours furent prononcés par MM. Henry Lyman, Boivin, Mularky, Angus, Dr. Desrosiers, B. Lyman, L. O. David, Thos. White, M. P. Bartley, A. Belle, J. W. McGauvran, T. D. Hood, C. Thibault, l'échevin David et les trois députés de Montréal à la Chambre des Communes, MM. Jetté, Devlin et Workman.

Nous espérons que les pétitions, qui font le sujet de la quatrième résolution, seront nombreuses et couvertes de signatures, afin que le gouvernement et le parlement soient convaincus que ce cri de PROTECTION part de la poitrine de tout un peuple, et que sans l'industrie, le commerce et l'agriculture ne sauraient atteindre la faite de la prospérité dans notre pays.

G.-E. D.

NOTRE PROVISION DE GLACE

En été, nous ne nous contentons pas de boire de l'eau, nous la mangeons aussi. L'hiver, pendant qu'elle est à l'état solide, les commerçants la coupent, la retirent de la surface du fleuve, et l'emmagasinent pour la distribuer l'été à leurs pratiques haletantes et dévorées de soif, pour lesquelles la glace est un aussi grand luxe que l'eau été pour le mauvais riche la goutte d'eau qu'il demandait à Lazare. La consommation doit en être énorme. On ne boit que de l'eau à la glace; on se sert de glace pour refroidir et conserver les comestibles de toute sorte; on la mange dans les crèmes, fraise, vanille, pistache et le reste. Il est donc important que la glace livrée à la consommation soit de bonne qualité. Elle doit être aussi pure que l'eau

que nous buvons. Que dis-je! ciel! si elle n'est pas meilleure que l'eau qui circule dans les tuyaux de notre aqueduc, malheur à nous. Car l'eau, nous la purifions en la filtrant, mais la glace, il faut s'en servir telle qu'on nous la donne. Il faudrait la fondre pour la filtrer, il ne sortirait du filtre que de l'eau tiède. C'est donc avec étonnement que nous avons vu certains marchands de glace s'approvisionner tout devant la cité, et près des quais, dans un endroit qu'empoisonnement, en été du moins, les égoûts de la ville. Nous nous demandions si les autorités chargées de veiller à la santé publique s'occupaient de ce détail, lorsque nous lûmes dans un compte-rendu d'une séance du Conseil-de-Ville, l'extrait suivant :

« Les échevins McCord et David déclarent ensuite qu'ils ont fait un examen minutieux de la glace que l'on tirait au pied de l'église Bonsecours et d'une ou deux autres places, situées devant la ville. En presque tous ces endroits la glace n'était nullement bonne. C'est pourquoi ils conseillent que défense soit faite aux marchands de glace d'en tirer de ces places.

« L'échevin McCord, en particulier, fait un excellent rapport de l'investigation qu'il a faite à ce sujet. Il dit aussi que des mesures vont être prises immédiatement pour s'assurer si la glace qui est en ce moment emmagasinée dans les différents glaciers destinés à fournir les citoyens de Montréal durant l'été, est bonne et propre à l'usage auquel on la destine. Il remarque qu'un M. Morrice prend la peine d'aller chercher sa glace près de l'île des Soeurs, aussi est elle de première qualité.

« L'échevin David corrobore cette assertion et dit qu'il serait à désirer que semblable exemple fut imité. »

Nous ne pouvons trop instamment prier le comité de santé de suivre de près cette question vitale, ni trop fortement prévenir nos lecteurs de faire attention à la qualité de la glace dont ils se serviront l'été prochain. Qu'ils s'assurent donc, avant de s'en servir, qu'elle vient d'une eau courante et pure. Il y a toujours assez de causes de maladie que nous ne pouvons ni prévoir ni éviter, sans s'exposer aux fâcheux accidents qui résulteraient de l'usage de glace malsaine. Et comment flétrir assez ces hommes qui, par une ignorance impardonnable, ou par une soif de lucre absolument criminelle, exposent toute une ville à contracter des maladies dangereuses, peut-être épidémiques, en faisant leur récolte de glace dans des eaux malsaines, mais dont la proximité leur évite quelques frais de transport? Le rapport de MM. McCord et David à ce sujet est positif. Mais il nous promettement, de plus, de faire examiner les différents glaciers de la ville; nous en saurons donc davantage bientôt, et nous y reviendrons.

G. E. D.

NOS GRAVURES

Villersexel, le 9 janvier 1871

Tableau de M. de Neuville, exposé au salon de 1875 à Paris, et qui représente un des drames de la dernière guerre.

Après une lutte sanglante, Villersexel était enlevé à la fin de la journée par les troupes du 18e corps. Fortifiés dans plusieurs maisons, les Allemands n'en continuaient pas moins un feu meurtrier sur nos soldats. Ceux-ci, après avoir vainement essayé d'enfoncer les portes barricadées, coururent chercher, dans les greniers et sous les hangars, des fagots et de la paille qu'ils vinrent amonceler contre l'obstacle. Ainsi allumé, le feu se propagea rapide-

ment. Tout ce qui restait d'Allemands fut tué ou pris.

Voici le sonnet qui accompagne ce tableau, dans un album que vient de publier la maison Goupil. Tout le monde le trouvera, comme nous, solidement frappé, excellentement pensé :

Sur la place du Vieux-Marché
La mitraille éclate et se brise;
L'air crépite, et la poudre grise
Le bataillon demi-fauché.

De mourants le sol est jonché.
Courage, enfants! la ville est prise!
Ruez-vous sur la maison grise
Où l'ennemi s'est embûché.

Pour le déloger qu'on apporte
Paille et fagots devant la porte
Qui résiste encore à nos coups.

Par le feu—ressource dernière—
Qu'on l'attaque!... Dans leur tanière
Flambez ces renards et ces loups!

Répétition particulière de la Péréhara devant le Prince de Galles

La Péréhara est une fête qui se célèbre en honneur de quelque événement dans la vie de Vishnu, le dieu indien, et qui se répète à volonté. Les prêtres de ce dieu firent au prince de Galles l'honneur d'une répétition particulière des cérémonies de cette fête. Un correspondant le décrit en disant que c'est un mélange d'incidents tirés du *Prophète*, de *l'Africain*, et d'un cauchemar. Elle eut lieu la nuit. Des prêtres avec des torches, des musiciens, des danseurs, tous habillés d'une manière très-riche mais grotesque, se suivaient en procession. Puis venaient des officiers indiens, suivis de trois immenses éléphants, marchant de front, celui du milieu portant une pagode qui renfermait l'arc et la flèche de Vishnu. Un prêtre montait chacun des deux autres éléphants. Arrivés devant le prince, les trois éléphants s'agenouillèrent, Son Altesse les récompensant de leur politesse avec des morceaux de canne à sucre. La procession mit deux heures à passer. C'est à Kandy qu'eut lieu cette démonstration. Comme l'indique la gravure, elle était accompagnée d'illuminations splendides.

BIBLIOGRAPHIE

L'INVASION DU CANADA.—Collection de mémoires recueillis et annotés par M. l'abbé Verreau, Montréal, 1873—393 pp. in-8.

(Suite)

M. Badeaux a cependant jugé à propos de placer en tête de son travail une profession de foi monarchique qui fait voir que ses sentiments sous ce rapport ne le cédaient en rien à ceux de M. Sanguinet. Cette curieuse page de politique canadienne mérite d'être reproduite :

« La postérité, dit-il, se resouviendra du trouble qu'a causé en Canada la guerre civile entre les colonies de l'Amérique Septentrionale et la Cour d'Angleterre, sous prétextes de la liberté dont les Provinciaux faisoient leur idole, qu'on vouloit, disaient-ils, leur ravir, mais plutôt voulant se soustraire à la domination de leur Roy pour s'ériger en République, afin de donner des lois à toute la terre, otant et distribuant les trônes et les couronnes suivant leur caprice, voulant rendre le Roy Esclave et l'Esclave Roy, s'appropriant les biens de l'une pour en gratifier l'autre et ne formant que des objets (projets) ambitieux.

« Je ne sçai si c'est le peu de goût que j'ai pour cette sorte de gouvernement qui me fait penser ainsi; mais j'avoue que si je trouve des vertus dans plusieurs des Républiques, je trouve de grands défauts dans une République en général; j'y vois beaucoup plus de faste et d'ostentation que de véritable grandeur d'ame; je